

— Dix... douze mille dollars !... Et où les prendrions-nous ? Je te répète que nous sommes en arrière de plus de soixante mille dollars, et si l'on en exigeait le paiement immédiat, il n'y aurait plus que la faillite..."

Clara se couvrit le visage de ses mains.

"Oh ! c'est un malheur, un grand malheur ! soupirait-elle.

La pauvre enfant venait de songer que, le diamant ne se retrouvant pas, elle serait entièrement à la merci du vicomte de Martigny.

Cette pensée la consternait autant que la ruine de sa famille, quand on entendit quelqu'un entrer dans le magasin ; Sémiramis courait au-devant de l'étranger, qu'elle supposait être un acheteur, mais elle s'arrêta en reconnaissant Richard Denison.

Le jeune magistrat était en costume de voyage. Il portait en bandoulière un fusil à deux coups et une paire de pistolets était passée dans sa ceinture. A travers les vitres, on entrevoyait, devant la porte du store, le vieux William à cheval et tenant par la bride la monture de son cheval.

Richard s'approcha de la mère et de la fille ; il leur dit avec une sensibilité bien différente de son flegme ordinaire :

"Que Dieu vous assiste, mesdames ! Je viens d'apprendre le malheur qui vous frappe et avant de partir, j'ai voulu vous voir pour vous offrir l'expression de ma sympathie.

—Quoi ! vous partez ? demanda Mme Brissot.

—Je vais aux mines ou le *chief commissioner* appelle tous les magistrats et tous les sujets de la reine, afin de prêter main-forte à l'autorité locale. Je conduis à B***, une vingtaine de volontaires et quelques constables que j'ai réunis à Dorling ; et comme toutes les populations des alentours ont reçu les mêmes ordres, nous pourrions sans doute maîtriser complètement la funeste rébellion qui vient d'éclater parmi les chercheurs d'or. Là-bas, je verrai M. Brissot, et je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi... Mais ne me chargez-vous pas de quelque message pour lui ?

—Je voudrais lui écrire, dit Mme Brissot en pleurant, mais dans ce premier moment, je n'en ai ni la force ni le courage. D'ailleurs, vous n'auriez pas le temps, je le vois, d'attendre ma lettre. Dites à mon mari, monsieur Denison, dans quelle affliction vous nous avez trouvés ; dites-lui que nous sommes brisées, anéanties...

—Et cependant, reprit Clara, non moins émue, n'oubliez pas, monsieur Richard, de lui dire combien nous remercions le ciel qui, au milieu de cette calamité, a préservé sa vie. Que deviendrions-nous, si mon pauvre père... Heureusement, Dieu l'a sauvé et c'est un sujet de grande consolation pour nous, quoique notre ruine doive avoir de bien fatales conséquences !"

Denison regardait ces dames en silence ; enfin il se rapprocha de Clara et lui dit timidement :

"Miss Brissot, il est un sujet sur lequel il m'est interdit depuis longtemps de vous entretenir ; mais la gravité des circonstances me détermine à vous adresser une question, au risque de vous déplaire : L'événement de B*** ne serait-il pas de nature à changer vos fâcheuses dispositions à mon égard ? Peut-être une autre personne qui était parvenue à surprendre votre affection et votre parole, sera-t-elle découragée par le revers de fortune qui vous frappe ; et alors, je vous prierais de vous souvenir..."

—Quoi ! monsieur Denison, interrompit Mme Brissot en souriant malgré ses larmes, pensez-vous à des projets qui, surtout maintenant, semblent inexécutables ?

—Miss Clara est-elle aussi de cet avis ? demanda Richard.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la jeune fille avec accablement, l'abîme où je suis tombée est plus profond que jamais et je n'ai plus aucun espoir d'en sortir."

Denison fit un signe de douleur.

"Allons, Clara ! reprit Mme Brissot avec quelque aigreur, que signifient ces mystères ? Est-ce le moment

de songer à des enfantillages peut-être quand le malheur s'acharne après nous ?

—Des enfantillages, ma mère ? ah ! si vous saviez..."

—De grâce, madame, dit Richard tristement, ne tourmentez pas miss Clara à cause de moi... Je dois respecter ses secrets, attendre avec patience qu'il lui plaise de me témoigner quelque confiance... Mais, pardon ! les volontaires sont sans doute déjà en marche et il ne m'est pas permis de retarder mon départ, davantage."

En effet, on entendait un grand piétinement de chevaux à quelque distance de la maison, et William tournait fréquemment les yeux du côté de son maître, avec impatience.

"Adieu, mesdames ! adieu, miss Clara, reprit Denison avec cordialité ; je verrai M. Brissot aux placers et il saura qu'il peut disposer de ma fortune et de ma vie !... Quant à vous, si vous aviez besoin ici de quelques secours, en mon absence, adressez-vous, sans hésiter, au shérif, à qui je vous ai recommandées expressément et qui m'a promis de veiller avec un soin particulier à votre sûreté."

Il serra la main aux dames, selon l'usage anglais ; au moment de franchir le seuil de la porte, il dit encore à Clara d'une voix étouffée :

"Permettez-moi d'espérer, miss Brissot, qu'à mon retour, qui sera prochain, sans doute, je vous trouverai moins triste et plus favorable à mes vœux."

Clara voulait répondre, mais il n'attendit pas et sortit précipitamment.

Les dames regagnèrent le petit salon où elles se tenaient d'habitude.

"J'ignore, Clara, reprit Mme Brissot avec sévérité, pourquoi tu t'obstines à repousser la proposition si honorable pour nous, que M. Denison vient de renouveler tout à l'heure avec tant de délicatesse ! M. Denison est la première autorité du pays, il est le parti le plus convenable qui puisse se présenter pour toi, surtout dans les circonstances actuelles. Je ne céderai plus à des caprices ridicules et certainement ton père m'approuvera. J'exige donc que tu me donnes sur-le-champ tes motifs pour renoncer à ce jeune homme qui autrefois, je le sais, était loin de te déplaire."

Les angoisses de Clara se réveillèrent.

"Chère maman, je vous en conjure, ne me pressez pas à ce sujet, répliqua-t-elle ; s'il faut le dire, ce secret est de nature à augmenter vos chagrins, et n'avez-vous donc pas assez appris de funestes nouvelles depuis quelques heures ?

—Une funeste nouvelle... un secret alarmant ! répéta Mme Brissot ; n'importe ! je veux savoir enfin la vérité. Parle, je suis prête à tout.

—Pas en ce moment, chère maman, je vous en supplie, dit Clara dans un trouble inexprimable ; je n'aurais pas la force de vous faire cet aveu, vous n'auriez pas la force de l'entendre... ayez pitié de moi, ayez pitié de vous-même !"

Elle joignait les mains et paraissait si malheureuse, que sa mère en fut touchée.

"Mon Dieu ! dit Mme Brissot avec une sorte de terreur, de quel malheur sommes-nous encore menacés ?... Eh bien ! calme-toi mon enfant ; je t'accorderai quelques heures de répit ; mais ce soir, entends-tu bien ? ce soir, je serai inexorable.

—Ce soir, ma mère ?

—Oui, car aucune réalité ne pourrait égaler l'anxiété mortelle que me causent tes paroles énigmatiques... aussi, je le jure, je n'attendrai pas davantage, dussé-je mourir en apprenant ce que tu m'as caché jusqu'ici."

Et elle s'enfuit dans sa chambre, comme si elle eût craint de se laisser attendrir par de nouvelles instances de sa fille.

Demeurée seule, la pauvre Clara tomba dans une morne rêverie ; elle redoutait plus que la mort l'obligation où elle se trouvait de révéler à sa mère l'histoire du diamant de Martigny ; il lui semblait dans sa candeur, qu'elle avait encouru de graves reproches, mais comment se refuser à la demande si légitime de Mme Brissot ? En vain, elle y songeait ; son imagination ne lui suggérait aucun prétexte, aucun subterfuge pour échapper à cette nécessité.

Une partie de la matinée s'écoula ; les angoisses de

Clara allaient toujours croissant. Son amie Rachel Owens vint la distraire un peu de ses sombres pensées. Rachel, ayant appris le désastre de B***, avait voulu offrir aux dames Brissot son compliment de condoléance ; et, comme son père était parti pour remplir ses fonctions d'arpenteur à quelque distance de Dorling, elle annonça l'intention de passer au store le reste de la journée, comme cela lui arrivait quelquefois pendant les absences forcées de M. Owens.

Clara, malgré ses préoccupations, accueillit sa compagne avec amitié, et bientôt elles se rendirent dans le petit jardin où elles travaillaient à l'ombre des arbres pendant la chaleur du jour. Clara était en train d'énumérer distraitemment à miss Owens les fausses perles et les verroteries enlevées récemment par les invisibles chlamydères, quand on entendit la voix de Sémiramis du côté de la maison. La négresse venait d'introduire dans le jardin un Australien revêtu de ses peaux d'opossum, et, après lui avoir indiqué Clara, elle rentra dans le store. Cet Australien, qui se mit à courir en dansant vers les jeunes demoiselles, était notre ancienne connaissance Tête-de-Crin.

Quand il fut près d'elles, le sauvage s'écria en employant tout ce qu'il savait d'anglais :

"Ah ! Clara, beaucoup, beaucoup cowris... beaucoup berceaux... beaucoup Clara !"

Il battait des mains, gambadait et faisait des grimaces qui, en tout autre moment eussent fort divertis les rieuses jeunes filles.

"Bon Dieu ! miss Owens, demanda Clara vivement, comprenez-vous ce qu'il dit ?

—Il n'y a pas à s'y méprendre, ma chère ; il nous annonce que, selon notre désir, il s'est mis à la recherche des chlamydères et qu'il a trouvé plusieurs berceaux de ses oiseaux.

—Serait-il possible ? Mais alors je pourrais espérer... oh ! interrogeons-le, ma chère Rachel ; de grâce assurons-nous que vous ne vous trompez pas."

En employant tour à tour l'anglais, quelques mots de l'idiome indigène et surtout le langage des signes, on questionna de nouveau le sauvage. Après bien des malentendus, inévitables dans un pareil entretien, on se confirma dans l'interprétation de Rachel ; Tête-de-Crin, depuis la visite des dames à Walker-station, avait été constamment en quête des berceaux de chlamydères ; aidé de sa lubra et de ses enfants, il avait réussi dans ses perquisitions et accourait à Dorling pour annoncer qu'il avait découvert plusieurs berceaux.

Clara, dès qu'elle fut sûre du fait, ne put cacher sa joie.

"Il importe maintenant de savoir, reprit-elle d'une voix tremblante, si ces berceaux sont bien éloignés d'ici, et dans quelle partie du pays ils se trouvent."

Rachel, fort impatiente elle-même d'éclaircir ce point important, s'empressa de transmettre la question de Clara à Tête-de-Crin.

"Dans le *Maaly-scrub*," répliqua-t-il.

Clara demeura terrifiée :

"Ce *Maaly-scrub* ou désert des *Maalys*, dit-elle à Rachel, n'est-il pas cette contrée inhabitée et inhabitable qui commence à Walker-station et qui s'étend dit-on, à des centaines de milles en tous sens ? Mais, ma chère miss Owens, comment s'aventurer dans ces régions sauvages, où les plus hardis explorateurs européens n'ont jamais, dit-on, osé pénétrer.

—Songez donc, chère Clara, que les indigènes eux-mêmes ne s'engagent pas bien avant dans les bois, et sans doute notre ami Tête-de-Crin n'a pas poussé ses investigations à une grande distance de sa demeure ordinaire. D'ailleurs, on ne risquerait pas de s'égarer en le prenant pour guide."

Cependant elle demanda quelle distance séparait Walker-station des constructions des chlamydères, et elle eût la satisfaction d'apprendre qu'elles avaient été découvertes dans un rayon de deux ou trois milles autour de la station.

"Deux ou trois milles, répéta Rachel, ce ne serait qu'une promenade."

Et elle parut réfléchir aux moyens d'exécution d'un projet encore en germe dans son esprit.

"Rachel, reprit Clara, lors de notre promenade sur la lisière du *Maaly-scrub*, nous demandâmes à